

Zeitschrift: Mémoires de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 5 (1914)

Artikel: Voyage d'exploration scientifique en Colombie
Autor: Fuhrmann, O. / Mayor, Eug.
Kapitel: IX: Visite aux Cafetales de la vallée de Viota
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-100112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE IX

Visite aux Cafetales de la vallée de Viota.

Le 22 octobre, nous quittons Bogota et nous trouvons à la gare nos compagnons de voyage : MM. Enrique Gonzalez, Luis Montoya et Gabriel Ortiz. Nous prenons le train pour Sibate, point terminus de la ligne que nous avons suivie quelques jours auparavant pour aller au Tequendama. Sibate (alt. 2585 m.) est à peine un hameau situé près du bord sud-ouest de la savane de Bogota.

Nous logeons dans une très belle maison de campagne, mise à notre disposition par un des Messieurs Samper, ce qui nous est fort agréable, car nous aurions dû, sans cela, nous installer dans l'auberge voisine où nous allons souper. Cette auberge n'abrite pas seulement les voyageurs de passage, elle renferme aussi une « chicheria ». On appelle ainsi les cabarets où le peuple du Cundinamarca vient s'alcooliser avec de la « chicha », le breuvage national cher déjà aux anciens Indiens. Ce liquide, fort peu appétissant, se fabrique avec de la farine de maïs et du jus de canne à sucre qu'on laisse fermenter ; on le boit en pleine fermentation. Dans un réduit sale et obscur, heureusement ! nous voyons de grandes cuves dans lesquelles bout ce liquide de couleur indécise. Dans certains villages, le maïs n'est pas réduit en farine par des pilons, mais par les dents de vieilles Indiennes, ce qui contribue peut-être à donner à la chicha une saveur plus agréable ! De temps à autre, des aides viennent puiser dans ces cuves le liquide qu'on porte ensuite au comptoir. Comme nous sommes un samedi, la chicheria est remplie d'hommes, de femmes et d'enfants qui boivent en quelques heures la plus grande partie de leur salaire hebdomadaire. Ce n'est d'ailleurs pas ici seulement que nous faisons cette observation, mais partout aux environs de Bogota où le peuple s'adonne démesurément à l'alcool. En Antioquia, le peuple est infiniment plus sobre ; ici, la race est dégénérée, plus ou moins abrutie, conséquence probable de cette funeste passion. Pour ces gens, la chicha est en quelque sorte l'essence de la vie ; ils en boivent des quantités énormes, ce qui leur tient souvent lieu de nourriture, car elle renferme des principes nutritifs.

Le lendemain matin, nous nous mettons en route avec un assez fort retard causé par l'organisation de notre caravane. Nous sommes six cavaliers et nous avons six mules de charge et six de rechange. Ce nombre important de bêtes de rechange nous laisse rêveurs et nous permet de supposer que les chemins que nous allons suivre ne doivent pas être des voies de communications internationales ! A côté de notre peo, il y en a une dizaine d'autres pour surveiller les bêtes de charge. C'est donc une véritable caravane qui part de Sibate à 8 heures du matin.

Nous commençons à gravir une petite colline, l'Alto Puerto Chirriadora (alt. 2786 m.), d'où nous descendons dans un petit vallon inculte et marécageux appelé Angarillo (alt. 2707 m.).

Après un court arrêt pour attendre les mules de charge, nous reprenons notre route et nous escaladons les pentes rapides de l'Alto Angarillo (alt. 3084 m.) en nous frayant un passage dans les rochers et les taillis. Au sommet, le chemin cesse presque d'exister, et ce qui reste est si défoncé que nous devons l'abandonner et descendre la pente assez rapide à travers une forêt épaisse, sur un sol si détrempé que nos bêtes enfoncent profondément à chaque pas. Par places, c'est à grand'peine que nous passons sous des branches qui risquent de nous désarçonner ; nous devons escalader de gros troncs d'arbres ou en éviter d'autres, tout pourris et cachés sous un tapis de mousses trom-



Indiens du Cundinamarca.

peur. Enfin, non sans peine, nous retrouvons le chemin, mais il est plus épouvantable encore et plus dangereux qu'avant. En effet, par suite de l'humidité perpétuelle qui règne dans cette région, les chemins seraient impraticables ; on pare à cet inconvénient d'une manière fort peu banale. Sur une distance de plusieurs kilomètres, on a placé côte à côte et transversalement de grosses traverses de bois formées de vulgaires billons bruts. Il n'est pas difficile de comprendre combien un tel chemin est inconfortable et dangereux avec ces traverses arrondies, souvent mobiles et écartées les unes des autres. Aussi les mules cheminent-elles avec une lenteur extrême pour éviter de glisser ou de prendre leurs pieds dans l'intervalle plus ou moins grand qui sépare les poutres. Bien souvent aussi, grâce aux intempéries, les traverses se pourrissent et deviennent un véritable danger pour les animaux qui posent leurs sabots sur les parties attaquées et enfoncent brusquement en risquant de se casser les membres ou de perdre pied. Nous chevauchons ainsi pendant des heures sur ce chemin épouvantable, nous demandant presque à chaque pas si nous n'allons pas culbuter et être précipités dans la boue noire et malodorante en nous cassant quelque membre. Comme fiche de consolation, nous avons tout autour de nous une végétation magnifique, au milieu de laquelle nous revoyons avec plaisir les gracieux palmiers portés sur un tronc long et

mince (*Oreodoxa spec.*) et de nombreuses fougères arborescentes (*Alsophila armata*). A l'Alto San Carlos (alt. 2625 m.), où nous nous arrêtons pour dîner, la végétation est tout particulièrement dense, et c'est par centaines et par milliers que nous voyons des bambous grimpants (*Arthrostylidium aff. sarmentosum*) recouvrant des taillis ou des arbustes en formant un enchevêtrement inextricable. A l'endroit où nous nous arrêtons se trouve une hutte des plus primitives, construite avec les troncs de fougères arborescentes dont le bois est à peu près imputrescible. La hutte se compose de deux pièces ; nous nous installons dans l'une d'elles, au grand ébahissement des propriétaires, qui ne comprennent pas ce que tant de citadins viennent faire dans ces régions éloignées de toute voie de communication. Grâce à la quantité considérable de vivres que nous transportions, nous faisons un dîner plantureux où rien ne manqua, depuis les hors-d'œuvre jusqu'au dessert, le tout arrosé de bière, d'un excellent vin français et de cognac. Pour dîner, nous sommes assis par terre, loin de rester silencieux, sans faire attention à une corde que nous avons consciencieuse-

ment secouée au cours de nos allées et venues. Nous regardons de plus près, et nous voyons un tout petit enfant dormant paisiblement dans un minuscule hamac sans s'inquiéter ni du bruit, ni des secousses intempestives qu'on lui avait fait subir!

Vers 2 heures, nous nous remettons en route, et nous continuons à escalader les traverses du chemin plus dangereuses et plus glissantes que le matin, grâce à une pluie battante qui nous tiendra fidèlement compagnie jusqu'à l'étape du soir. Lorsque l'état du chemin nous le permet, nous admirons l'incomparable beauté de la forêt vierge dont le silence imposant n'est troublé que par le ruissellement de la pluie et les jurons des peons. A la nuit, nous arrivons à l'Alto Mira (alt. 2096 m.), couverts de boue de la tête aux pieds; aussi, notre premier soin est-il de plonger dans l'eau nos manteaux de caoutchouc pour essayer d'en enlever un peu de la boue noire et gluante qui les recouvre. Les forêts immenses de toute cette région

sont exploitées par places comme bois de construction et l'on peut se demander comment et dans quel état arrivent jusqu'à Bogota les poutres et les planches coupées dans les scieries primitives installées en pleine forêt. A l'Alto Mira se trouve une de ces scieries, à côté d'une très jolie maison de campagne, appartenant à une connaissance de nos compagnons de route et où nous pouvons loger. Après un repas aussi plantureux que le précédent et une excellente nuit, nous nous sentons à peu près reposés. Le lendemain 24 octobre, comme la pluie tombait toujours avec une extrême violence, nous ne nous mettons en route qu'à 8 heures du matin, par un temps assez beau et quelque peu éclairci. Nous traversons des forêts splendides, plus belles encore, si possible, que celles de la veille. C'est avec peine que nous suivons le sentier très étroit où une mule a tout juste la place de passer, tandis que le cavalier doit souvent se coucher sur le dos de sa bête pour éviter les branches qui forment un dôme épais au-dessus de nos têtes. A droite et à gauche, c'est l'inextricable fouillis de la forêt vierge dans toute son exubérance et sa beauté, et, sans descendre de nos mules, nous pouvons recueillir une quantité de plantes très intéressantes, dont plusieurs sont nouvelles¹, ainsi que quelques animaux (*Rotifer quadrangularis*, *Habrotrocha fuhrmanni*).

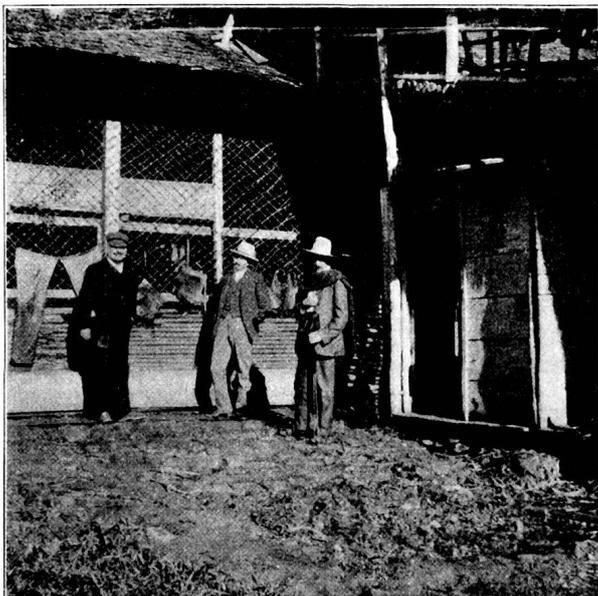
Le chemin est d'abord fangeux, et l'on pourrait se croire par places dans un marais; de temps à autre, il est coupé par des troncs d'arbres couchés en travers et que nous devons escalader ou contourner. Nous arrivons enfin sur le flanc des Cordillères de Subia, où le chemin change d'aspect. Nous prenons en effet la montagne en écharpe, et pendant plus d'une heure, nous marchons sur une paroi de rochers inclinée souvent de 45°. Nos mules n'ont aucune difficulté à suivre ce chemin vertigineux; elles grimpent comme des chèvres, sans faire un seul faux-pas; elles passent même d'un pas très sûr sur des rochers polis, rendus très glissants par un petit torrent. Enfin, non sans



Chemin formé de troncs d'arbres et hutte indienne à l'Alto San Carlos. (F. M.)

¹ *Tayloria Mayorii*; *Puccinia Gonzalezi*, *Ortizi*, *Montoyae* et *Liabi*; *Aecidium Bomareae*; *Macrophoma Symbolanthi*.

avoir éprouvé une certaine angoisse, car nous nous demandions à chaque instant si nous n'allions pas être précipités dans le vide, nous arrivons au Boqueron de Guachuni (alt. 2447 m.). C'est un col d'où l'on jouit d'une vue magnifique, d'un côté sur la région de Fusagasuga, malheureusement masquée par le brouillard, de l'autre sur la vallée du Rio Bogota et les cafetales de la région de Viota. La Cordillère de Subia est la dernière des grandes chaînes des Andes orientales, aussi lorsque le temps est clair, peut-on distinguer dans le lointain la plaine du Magdalena. Nous nous arrêtons longuement, tant pour admirer la vue que pour nous reposer un peu. Sur les rochers qui nous entourent se dressent des centaines de petites croix de bois que les Indiens ont l'habitude de dresser en guise d'ex-voto pour que le passage de ce col dangereux s'accomplisse sans encombre. Les Indiens font cela dans tous les cols, mais ici, les croix sont particulièrement nombreuses, car le danger est aussi particulièrement grand. Nous nous figurions naïvement



MM. Montoya, Gonzales et Ortiz. (F. M.)
(Vue prise au cafetal Argelia.)

que nous étions au bout de nos peines ; il n'en était rien, car le plus périlleux restait encore à faire. En effet, en nous avançant sur le bord du rocher, nous voyons le vide, et tout au fond, adossée à la montagne, la plantation de café où nous nous rendions. Pour y arriver, nous devons nous laisser glisser dans une fente de rochers, couloir presque à pic et vertigineux. Nous descendons en zig-zag au milieu d'éboulis mobiles que l'eau qui suinte et ruisselle de tous côtés déplace constamment. Dans de pareils passages, le mieux est de s'abandonner à la sagesse de sa mule et de ne pas vouloir lui donner de conseils ; aussi lâchons-nous les rênes, ayant déjà plus que suffisamment à faire pour nous maintenir en équilibre et ne pas être projetés dans le vide à chaque pas. Là plus que partout ailleurs on devient fataliste ! A mesure que le danger augmente, notre admiration pour nos mules augmente aussi ; après avoir escaladé des rochers comme des chèvres, elles descendent

des couloirs à pic sans faire le moindre faux-pas en se raidissant sur leurs jambes lorsque le sol mouvant glisse sous elles. On ne comprend pas comment ces animaux réussissent à garder leur équilibre et à conduire leur cavalier sain et sauf. Plus encore que les mules de selle, les mules de charge excitent notre admiration, car il faut avoir vu de ses yeux les efforts inouïs qu'elles font pour conserver leur équilibre et ne pas être entraînées dans l'abîme par leur charge, pour les apprécier à leur juste valeur. On pense bien que c'est avec un gros soupir de soulagement que nous arrivons au bas de la paroi de rochers. En regardant en arrière, nous nous demandons comment il nous a été possible de faire cette descente vertigineuse à dos de mule, alors qu'à pied elle eût été déjà des plus dangereuses. Nous sommes séparés de la plantation de café Argelia, appartenant à M. Louis Montoya, par une étroite bande de forêt vierge que nous traversons rapidement. Le chemin qui, quelques jours avant, nous aurait semblé détestable, nous apparaît comme une route nationale en comparaison de ce que nous venons de voir ! Au commencement de l'après-midi, nous arrivons au cafetal où nous sommes heureux de mettre pied à terre après les émotions de la journée.

Au cafetal Argelia (alt. 1821 m.) nous trouvons la plus gracieuse hospitalité chez M. Montoya

notre compagnon de route. Après un repas réconfortant, nous visitons les installations où l'on prépare le café et qui sont semblables à celles que nous avons vues dans l'Antioquia. Estimant que ces installations n'étaient pas assez modernes, M. Montoya en faisait construire de nouvelles avec les derniers perfectionnements, à quelque cent mètres de là. La plantation d'une surface de 400 ha. porte environ 100 000 caféiers produisant annuellement 800 sacs de café de 62 kgr. chacun. L'après-midi et le lendemain, nous parcourons en tous sens le Cafetal Argelia et deux autres du voisinage, les Cafetal Glasgow et Costa-Rica. Dans toutes ces plantations, comme dans celles que nous verrons les jours suivants, nous pouvons étudier de près et voir sur place l'intéressante maladie connue dans le pays sous le nom de « mancha ».

La « mancha » est due à un parasite végétal, un champignon, l'*Omphalia flavida* MAUBLANC ET RANGEL, qui s'attaque spécialement aux feuilles du caféier, plus rarement aux fruits. A la surface des feuilles attaquées, on remarque des taches d'un jaune fauve, irrégulièrement disposées, tantôt disséminées et peu nombreuses, tantôt très abondantes; on en trouve aussi bien sur les vieilles feuilles que sur les jeunes et sur les cotylédons. Ces macules sont le plus souvent circulaires ou ovales; elles mesurent de $1/2$ à $1 1/2$ cm. de diamètre, deviennent blanchâtres en vieillissant puis souvent se détachent et tombent en laissant à leur place dans la feuille un trou fait comme à l'emporte-pièce. Sur les deux faces des taches, soit seulement sur l'une ou l'autre, on constate la présence d'organes très fins, ressemblant vaguement à de minuscules champignons à chapeau. Sur chaque macule on observe de petites tiges jaunâtres terminées par une tête de même couleur et atteignant à peine 1 mm. Ces organes qui sont plus ou moins nombreux — il peut y en avoir plus de 10 sur la même tache — tombent très facilement et sont très délicats; ceci explique pourquoi nous n'avons pas pu être, à Bogota, exactement fixé sur l'identité du parasite qui nous était toujours apporté dépourvu de ses tiges et têtes. Sur les fruits, le champignon présente le même aspect, et fait rapidement sécher tous ceux qui sont attaqués.

Nous avons eu l'occasion de voir ce parasite en très grande quantité dans certaines plantations, et lorsque les conditions sont favorables à son développement, il s'attaque en masse à presque toutes les feuilles des plantes qui ne tardent pas à souffrir de cet envahissement.

La « mancha » est connue depuis fort longtemps; elle sévit, non seulement en Colombie, mais encore dans toute l'Amérique tropicale et subtropicale. D'après DELACROIX, ce parasite fut observé pour la première fois vers 1876 par SAENZ, professeur à l'université de Bogota, mais il fut confondu avec l'*Hemileia vastatrix*. Ce fut l'éminent mycologue anglais COOKE qui, le premier, en 1880, l'étudia scientifiquement et l'appela *Stilbum flavidum*. Jusqu'à maintenant, la place exacte à assigner à ce parasite dans la classification botanique était douteuse, car on n'en connaissait pas la forme parfaite de reproduction, mais seulement la forme stérile dont il est parlé plus haut.

Tout dernièrement, dans une communication faite à l'Académie des Sciences de Paris par l'intermédiaire de M. PRILLIEUX, MM. A. MAUBLANC et E. RANGEL¹ annoncent qu'à la suite d'expériences, ils sont arrivés à la conclusion ferme que le *Stilbum flavidum* est une forme avortée et stérile d'un Basidiomycète, c'est-à-dire d'un champignon à chapeau appartenant au genre *Omphalia* et qu'ils appellent *Omphalia flavida*. Ce champignon ne se développe pas uniquement sur le caféier, mais sur une grande quantité d'autres plantes, pour peu que les conditions de milieu soient favorables. Expérimentalement, les deux auteurs sont arrivés à obtenir toutes les formes intermédiaires entre le *Stilbum flavidum* stérile et leur *Omphalia flavida*, type entièrement développé, dans lequel ils

¹ Le *Stilbum flavidum* COOKE, parasite du caféier et sa place dans la classification. Note de MM. A. MAUBLANC et E. RANGEL, présentée par M. E. Prillieux. Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences, Paris. Tome 157. N° 19 (10 novembre 1913), p. 858.

retrouvent tous les éléments microscopiques très caractéristiques du *Stilbum*. Ils arrivent aux deux importantes conclusions suivantes que nous citons textuellement :

« 1. Le *Stilbum flavidum*, loin d'être un parasite spécial du caféier, est une espèce qui croît sur les plantes les plus variées de la forêt et s'est attaquée au caféier dans les localités où elle a trouvé les conditions de chaleur humide nécessaires à son développement ;

2. Le *Stilbum flavidum* est un état avorté et stérile d'un Basidiomycète, l'*Omphalia flavida* n. sp. : ce dernier, par suite des conditions d'humidité qu'il exige, ne doit se produire qu'exceptionnellement dans la nature ; mais, grâce au retour à l'état végétatif des têtes stériles du *Stilbum*, l'apparition de la forme parfaite fertile n'est pas indispensable pour assurer la reproduction et l'extension du parasite. »

Si la « mancha » ne tue que rarement les plantes attaquées, par contre les caféiers malades sont moins vigoureux que les autres, et si l'infection s'étend encore aux fruits, le rendement d'une

plantation diminue beaucoup. On comprend que les cultivateurs se soient émus en présence de cette maladie qui, depuis quelques années, semble devenir plus envahissante.

En nous basant sur ce que nous avons pu observer dans les plantations de la région de Viota, nous avons pu donner aux intéressés quelques conseils sur les mesures prophylactiques à prendre. L'humidité favorisant le développement des parasites, il faudra drainer judicieusement les plantations, tailler les arbres trop touffus et planter, comme arbres protecteurs du soleil,



Hutte indienne dans une plantation de café.

ceux qui seront le mieux appropriés à l'altitude. Il va sans dire que pour obtenir de bons résultats, il faut que tous les propriétaires d'une même région prennent les mêmes précautions, sans cela, toute tentative reste inutile.

Pendant notre visite dans les cafetales, on a attiré notre attention sur une autre maladie des caféiers, « l'amarillamiento », qui, bien que moins répandue que la « mancha », n'est pas moins dangereuse, car elle tue rapidement les arbres attaqués. A première vue, nous ne trouvons rien qui explique cette maladie, car si les feuilles jaunissent, séchent et tombent, elles ne présentent aucune altération due à un parasite animal ou végétal ; les tiges et la partie supérieure des troncs ne présentent rien de spécial. Nous avons alors l'idée de faire arracher un des arbres morts ou languissants, et en examinant de près la base du tronc, nous remarquons que l'écorce est en partie tombée et qu'à sa place, il y a de grandes taches noires. En sciant transversalement ce tronc, nous sommes très étonnés de voir que l'écorce et le bois sont criblés d'une infinité de petits points noirs ; une coupe longitudinale nous montre des sortes de galeries comme en font les larves d'insectes, aussi nous demandons-nous, si nous ne sommes pas en présence d'un parasite animal plutôt que

végétal. Nous ne pouvons, sur place, arriver à une conclusion, aussi remettons-nous la solution du problème à notre retour en Suisse. Là, après un examen microscopique, nous avons été tout de suite fixé sur la nature de ce curieux parasite, qui est un champignon et doit être identifié au *Phthora vastatrix* que d'HÉRELLE¹ a étudié dans les plantations du Guatemala.

Ce que nous prenions sur place pour des galeries d'insectes n'est autre chose que le mycelium du parasite coloré en brun noir qui envahit l'écorce, les couches libériennes et le bois. On comprend combien cet envahissement est funeste aux plantes qui séchent et meurent en quelques semaines. Dans les plantations que nous avons visitées, nous avons souvent remarqué ces taches formées par les caféiers malades dont les feuilles sèches dénoncent la présence du *Phthora vastatrix*. Le premier symptôme apparent est un soulèvement de l'écorce à la base du tronc ; elle se crevasse puis se détache en mettant à nu le liber recouvert d'une sorte de croûte noire formée par l'entrelacement des filaments du mycelium. La maladie sévit uniquement à la base du tronc, sur une hauteur de 50 cm. environ, rarement jusqu'à 1 m. au-dessus du sol. Lorsque les taches noires du tronc deviennent visibles, il est trop tard pour songer à sauver l'arbre voué à une mort certaine, aussi la lutte contre ce dangereux parasite est-elle à peu près impossible, puisqu'on ne possède aucun signe indiquant le début de l'infection. Pour le moment, le seul traitement consiste à arracher et à brûler immédiatement les arbres envahis pour empêcher la propagation de la maladie.

D'après les renseignements qui nous ont été donnés, « l'amarillamiento » sévit dans toutes les plantations du Cundinamarca. Comme les ravages ne sont pas encore très grands, il faudrait, le plus vite possible, prendre des mesures énergiques pour enrayer la maladie et empêcher qu'elle ne s'implante définitivement. Le *Phthora vastatrix* peut devenir un fléau redoutable pour les cultures, aussi dangereux que l'*Hemileia vastatrix*.

Le 25 octobre, nous quittons le Cafetal Argelia pour descendre par des chemins très pittoresques au Cafetal Magdalena, propriété de M. Gabriel Ortiz-Williamson, notre aimable compagnon de route, directeur de la « Revista Nacional de Agricultura », l'organe de la grande Société des agriculteurs de Colombie. Ce Cafetal (alt. 1003 m.) a une surface de 500 fanegadas (400 ha.) et produit annuellement 1000 sacs de café. Comme l'altitude est beaucoup plus basse, la chaleur est plus intense et nous revoyons avec plaisir aux alentours du Cafetal la végétation des terres chaudes. La maison de maître où nous logeons, tapissée de plantes grimpanes, est entourée d'un fort joli jardin, où nous remarquons des palmiers, des cacaoyers et des vanilles passant d'un arbre à l'autre.

Pendant que nous sommes établis devant la maison, notre attention est attirée par les allées et venues continues d'un ravissant petit colibri, au plumage d'un vert métallique. Poussés par la curiosité, nous le suivons des yeux et nous le voyons se diriger vers un petit palmier à quelques mètres de nous. En nous approchant, nous voyons à la base d'une feuille un charmant nid minuscule dans lequel la femelle couvait deux œufs. Les maisons des ouvriers forment une sorte de petit hameau autour duquel sont quelques cultures. Nous voyons un champ de cannes à sucre dont la plupart sont en fleurs et agitent leur panache blanc argenté du plus bel effet ; jusqu'alors, nous

¹ F.-H. d'HÉRELLE. Maladie du caféier au Guatemala. *Bull. Soc. Mycol. de France*. T. XXV, 1909.



Vue prise
au cafetal Buenavista,
par M. G. Ortiz.

n'avions vu que quelques plantes isolées en pleine floraison ; c'était la première fois que nous en voyions autant en fleurs ensemble.

Le 26 octobre au matin, nous continuons notre voyage à travers les plantations de café et nous nous dirigeons vers le Cafetal Arabia dont la surface est de 1200 ha. Nous sommes très aimablement reçus par le gérant, qui nous offre une collation sur la véranda de sa maison d'où l'on jouit d'une vue superbe, d'un côté sur la plaine du Rio Bogota, de l'autre sur les Cordillères de Subia et le fameux Boqueron de Guachuni. Cette hacienda est située sur un point stratégique important ; elle servit de refuge et de forteresse aux belligérants, lors de la dernière révolution colombienne, et ses murs portent encore la trace des balles. Au sortir du Cafetal Arabia, nous pénétrons dans la plantation la plus vaste de la région, la dernière que nous visiterons : le Cafetal Buenavista, appartenant à MM. Jorge et Carlos Crane. Cette propriété, d'une superficie de 4200 ha., est en grande partie recouverte de forêts immenses s'étendant jusqu'aux Cordillères de Subia ; le reste est planté en caféiers et en cannes à sucre. A notre entrée dans la plantation, nous trouvons un des propriétaires qui est venu très aimablement à notre rencontre et nous offre la plus cordiale hospitalité dans sa belle maison. Pour y arriver, nous traversons tantôt des cultures de café, tantôt des endroits boisés et des forêts superbes. Nous sommes maintenant à une altitude de 988 m. et partout où l'on ne cultive pas, la forêt tropicale des terres chaudes reprend ses droits. ¹

Le 27, nous quittons les Cafetales pour gagner la grande plaine et le Magdalena ; c'est notre dernière journée à dos de mule ; le lendemain nous naviguerons sur le fleuve pour atteindre rapidement la côte. Nous partons assez tôt, car nous ne savons pas à quelle heure nous devons prendre le train à Portillo. Nous descendons rapidement la vallée qui aboutit à Viota (alt. 598 m.) ; là, M. Crane, qui a bien voulu nous accompagner, nous quitte en nous souhaitant un heureux retour. Sous un soleil de feu, nous montons sur une petite colline d'où nous redescendons dans un vallon que nous suivons jusqu'à Portillo. Cette vallée est parcourue par une rivière au courant très faible, qui se prélassse en nombreux et gracieux méandres. Notre chemin en ligne droite, suivant la coutume du pays, la traverse plus de vingt fois à gué, car les ponts sont inconnus dans cette région. Accablés par la chaleur, nous faisons halte de temps à autre pour remplacer le liquide que nous perdons en d'abondantes transpirations ; nous buvons d'ailleurs ce que boivent les indigènes, du guarapo ou de la chicha, ce breuvage qui nous aurait profondément dégoûtés en toute autre circonstance.

Un peu avant d'arriver sur le bord du Rio Bogota, nous tombons dans un vol de sauterelles, ces terribles animaux qui, en quelques heures, anéantissent les plus belles récoltes. C'est par millions qu'elles tourbillonnent autour de nous et se posent ensuite sur le sol où il ne reste plus rien après leur passage. Nous atteignons enfin le Rio Bogota, qui est ici un large fleuve aux flots noirs et au courant très rapide. Dans la Savane de Bogota, nous l'avions déjà vu rivière calme et paisible et au Tequendama, nous l'avions admiré se précipiter dans l'abîme comme un torrent impétueux. Nous le traversons sur un pont métallique et nous mettons pied à terre sur l'autre rive, à Portillo (alt. 435 m.), une des stations de la ligne de Bogota à Girardot.

La voie avait été coupée et on ne peut nous dire à la gare ni si le train passera, ni à quelle heure ; nous nous décidons à dîner en attendant les événements. A peine sommes-nous à l'auberge, qu'on entend le ronflement d'une locomotive ; nous nous précipitons à la gare, mais ce n'est pas encore notre train ; c'est un convoi de soldats qui passe sans s'arrêter. Un quart d'heure après, nouvelle alerte. Cette fois, c'est le train transportant le courrier de Bogota, qui s'arrête juste le temps

¹ Espèces nouvelles recueillies dans la région des cafetales de la vallée de Viota.

I. Plantes. — *Puccinia Marisci*, *Sarachae* et *solanicola*.

II. Animaux. — *Pseudothelphusa dispar*, *P. monticola*, *Sphaeroniscus frontalis*, *Camelianus fuhrmanni*, *Chondrodesmus dorsovitattus*, *Ch. carbonarius*, *Rhinocricus instabilis*, *Microspirobolus fuhrmanni*, *Siphonophora gracilicornis*, *Lycosa fastosa* n. var. *viota*, *Vaginula cordillerae*, *Atractus weneri*.

nécessaire pour nous prendre, nous et nos bagages. Notre train manque un peu de luxe et de confort ; il se compose d'un vulgaire wagon de ballast et d'une locomotive qui le pousse. En fait de sièges, nous n'avons que les sacs qui renferment la correspondance de Bogota et qui remplacent peu avantageusement les confortables fauteuils des voitures de I^{re} classe pour lesquelles nous avons nos billets !

Nous descendons à toute vitesse la vallée du Rio Bogota, et si notre wagon manque de confort, nous pouvons par contre admirer tout à loisir, de tous les côtés à la fois, le paysage qui se déroule sous nos yeux. Tandis que nous roulons dans la large plaine, derrière nous la dernière chaîne des Andes orientales, la Cordillère de Subia, disparaît peu à peu dans le lointain. A Tocaima, nous rattrapons le convoi de soldats que nous avons vu passer devant nous et nous pouvons déjà nous rendre compte de l'aspect étrange de ce corps de troupe dont nous reparlerons plus loin. Après un assez long arrêt, on se remet en route et l'on continue à descendre la vallée couverte presque entièrement de vastes pâturages où se fait en grand l'élevage du bétail. Par ci par là seulement, on voit quelques taillis et surtout des groupes de superbes et élégants palmiers, Palma de vino, qui rompent la monotonie de cette grande plaine. Nous sentons que nous sommes de nouveau dans les régions torrides (alt. environ 400 m.), car la chaleur est suffocante. Bien que nous filions à toute vitesse sur la voie en ligne droite, la température prise au thermomètre fronde est de 33°, tandis que nos sièges primitifs sont surchauffés à 49°,5 !

A la tombée de la nuit, nous arrivons à Girardot (alt. 371 m.), où nous descendons dans le premier hôtel de l'endroit qui brille par son état primitif. Accablés par une chaleur torride, nous nous traînons dans les rues, pour nous rendre aux bureaux de la Compagnie de navigation où, grâce aux recommandations de M. Beck, on nous fait le meilleur accueil et où l'on nous remet notre billet comportant deux cabines de première classe et un libre passage pour notre peon. Le soir, nous sommes invités à visiter de très vastes et belles installations destinées à enlever les enveloppes parcheminées des graines de café. Les propriétaires de plantations de cette région ne possèdent généralement pas les installations nécessaires et envoient leur café à Girardot pour qu'il y subisse cette manipulation.

Il est tard quand nous nous glissons sous nos moustiquaires, pour essayer de nous reposer un peu ; mais la chaleur est si accablante, que nous passons une très mauvaise nuit. Au point du jour, nous sommes debout et nous sortons dans la cour intérieure, où nous voyons couchés à terre ou sous les tables, tous les domestiques qui préfèrent passer la nuit dehors que dans une pièce étouffante. En sortant dans les rues, nous trouvons, étendus sur les trottoirs, des gens qui, eux aussi, ont préféré passer la nuit au grand air, enroulés dans leur « ruana » et que la police fait déguerpir de bon matin à coups de pied.



Forêt près du cafetal Magdalena. (F. M.)

Après un déjeuner rapide, nous allons vers les berges sablonneuses du Magdalena où est amarré le petit vapeur sur lequel nous descendrons le fleuve jusqu'à Beltran. Il s'appelle le « Caribe » et présente le même aspect particulier que celui qui nous a conduits de Barranquilla à Puerto-Berrio.

Au bord du fleuve s'alignent de nombreuses barques, des radeaux, des « champan » et des pirogues ; partout grouillent, nus comme des vers, des enfants qui prennent leurs ébats dans le Magdalena. Enfin, au milieu de ce va-et-vient, nous voyons des caravanes de petits ânes, portant deux tonnelets qu'on remplit d'eau, car les fontaines sont inconnues en ville, de même que la distribution d'eau potable à domicile.

Nos trois aimables cicerone nous accompagnent jusqu'au bateau, malgré l'heure matinale. Nous nous séparons d'eux avec le plus vif regret, car c'est avec eux que nous avons fait le voyage qui nous laissera peut-être le souvenir le plus durable, grâce à toutes les choses intéressantes que nous avons pu observer et à la merveilleuse nature que nous avons eue sous les yeux. Mais, hélas ! les plus belles choses ont une fin, et à 6 heures du matin, notre vapeur démarre et nous ne pouvons plus faire que des signes d'adieu et de remerciements à MM. Ortiz, Montoya et Gonzales.



Notre train en gare de Tocaima.

(Vue prise par M. G. Ortiz.)